

Il est difficile, pour réfléchir à la poétique, de travailler à partir des poèmes d'autres auteurs : n'ayant de leur part que le produit fini, par définition on ne sait pas comment ils y sont arrivés. Je me permets donc ici (ce sera le cas à plusieurs reprises dans cet essai) de citer un dizain que j'ai composé (l'un des derniers du volume, mais écrit au début de l'entreprise) pour la *Sauvagerie* :

DES VOIX SE sont élevées dans l'obscur
d'un livre par ailleurs souvent fermé,
comme celles du ventriloque marmonnant
pour l'assemblée des morts ; en marge de tout
ce cirque, il y a la cage d'un jeune lion las
de bâiller, recouverte de l'épais drapé d'une p
eau violacée — il fait un somme : hé ! je t'entends,
toi, le railleur Gorgone — conçu par Gaïa
pour les hommes braillant contre les dieux —
si tu passes la main je te la bouffe.

Pour des raisons sur lesquelles je reviendrai dans le sixième chapitre, j'ai décidé, tous les dix dizains environ, d'insérer le poème d'un auteur invité, composé à ma demande pour figurer dans ce livre. Regardons maintenant mon dizain : le thème principal (des voix dans un livre) reprend ce qui s'énonçait dans le dizain qu'Yves di Manno m'a offert (et en écho auquel le mien s'est écrit), mais on trouve aussi un lion en train de bâiller, un passage sur la Gorgone et Gaïa, et enfin le dernier vers. La juxtaposition des quatre parties suit, en un sens, la méthode idéogrammatique de Pound (c'est-à-dire un collage de quatre éléments n'ayant pas de rapport *a priori*), à ceci près qu'on n'espère pas qu'une signification unique puisse émerger de manière nécessaire de cette juxtaposition. Il ne s'agit pas pour moi de transmettre un message vers lequel tendraient toutes les dimensions du poème. Le refus sauvage de l'idée implique celui de la synthèse.

Le dizain s'est construit autour de la comparaison entre le livre fermé et la cage au lion, recouverte d'un drap. Yves di Manno parle, dans le beau dizain qui me sert de point de départ, des « pages / enluminées d'un livre sans patrie / *terre ni ciel* dont l'auteur se serait / retiré ouvrant l'espace à des voix / effacées plus tangibles que la sienne ». J'essaie ici de repartir de cette idée d'un livre comme un pays de voix, et j'ajoute ceci en guise d'écho

ou de réponse : que les livres de poésie restent souvent, malheureusement, fermés. Que ces voix ne s'élèvent donc pas, ne parviennent pas à s'élever. Il y a bien ici un constat gnomique, qui ne relève pas, en tant que tel, de la poésie.

La comparaison avec la cage du lion, elle, vient de ce sonnet de Terrance Hayes que la revue *Catastrophes* dont je m'occupe publiait en même temps (traduit par Guillaume Condello, je l'ai relu de près pour l'éditer et faire des commentaires au traducteur) : « Il y a en moi un animal aux yeux noirs / Qui se raidit dans son étroite stalle.¹ » « L'assemblée des morts » vient quant à elle d'un dizain écrit précédemment où j'amorçais l'idée que ce sont les anciens qui jugent les poèmes que l'on écrit : « comment / savoir si les mânes des anciens, posés sur l'éta /gère, observaient ».

D'autres éléments (« par ailleurs », « bâillant », « railleur » et « brailant ») ont été engendrés phonétiquement, les uns à cause des autres ou l'un pour l'autre, avec leur « -ill ». Vient maintenant la Gorgone. C'est d'abord l'image de la tête de Gorgone de Caravage, tranchée et grouillant de serpents, qui m'est venue — je ne saurais dire avec certitude pourquoi (l'état chamanique dont je parlais plus haut étant celui d'une extrême disponibilité à toutes les invitations, il implique un relâchement ou un flottement de la réflexivité) mais sans doute à cause du pouvoir pétrifiant (comme celui de Méduse, une des trois gorgones) du lecteur. Wikipédia m'a mené de Gorgone à Gaïa, dont les fils — qui sont normalement les Géants — sont devenus dans le poème les hommes (notamment pour la rime interne avec « il fait un somme », clin d'œil au « Dormeur du val » — autre image de la sauvagerie, même si je retourne la référence ici, puisque le lion va bien se réveiller, lui).

Le dernier vers était là dès le début, son sens en tout cas : le livre des voix, fermé, est une cage aux lions recouverte d'un drap, et le lion peut dévorer la main du badaud indiscret (c'est-à-dire celui qui lit : toi) s'il tente de relever le drap pour voir. Si la proposition précédente, sur Gorgone et Gaïa, est pensée avant tout comme une diversion, détournant l'attention du

¹ Voir en ligne : <https://revuecatastrophes.wordpress.com/2018/10/26/sonnets-americains/>

lecteur, avant la chute brutale, elle a tout de même une signification : en l'occurrence, que le lecteur se moque de cette poésie, prétentieuse (revendiquant être un animal sauvage), alors que tout le monde la considère comme impuissante et inutile.

Le poème voudrait donc mimer un calme apparent, et se retrouver soudain violent.

Il le veut, mais a-t-il les moyens de ses ambitions ? N'est-il pas qu'une cage vide ? Tout cela n'est-il pas que vaines paroles ? Est-ce que les différentes opérations, hétérogènes les unes aux autres (phoniques, référentielles, culturelles, etc.) parviennent vraiment à se synthétiser *en partie* (dans un corps : sur un plan) mais *pas totalement* (s'il doit rester irréductible à une idée ?) Sans doute est-ce au lecteur d'en juger. En attendant, je me range à l'avis de Jean-Paul Auxeméry qui dans un e-mail synthétise et commente le présent chapitre :

Tout est là : d'une part, le poème suit la ligne de son ensauvagement qui lui accordera ou non tel développement et impliquera un réseau de relations et de correspondances qui constitueront son être final ; et d'autre part, il ne saurait se faire poème et espérer exister s'il ne répond pas à ce tapis d'échos auxquels il doit nécessairement trouver à répondre (et parmi eux les exigences du lecteur pertinent, aussi sauvage que lui, au fond, et dont il faut bien supposer l'existence). Le poème est hanté de voix, oui, celles qu'il fait naître en se développant selon ses propres modes de réalisation/composition, et celles qui *font appel*, qui du dehors de son propre espace viennent lui rappeler qu'*il ne peut advenir qu'en retour de sens*.

Je reviendrai plus bas à la question du lecteur, de ce que l'on peut raisonnablement attendre de lui, et la manière dont on peut chercher à l'intéresser au poème. En attendant, je voudrais développer, sur un autre plan, le rapprochement pour l'instant juste esquissé entre le poème comme articulation de logiques qui ne se synthétisent pas, et le fauve en cage.

Extrait de :

Pierre Vinclair, *Agir non agir*, éléments pour une poésie de résistance écologique, coll. en lisant en écrivant, éditions Corti, 2020, 240 p., 19 €. En librairie à une date ultérieure.